

MARGUERITE YOURCENAR OU LE DON DE L'UNIVERSALITÉ

par Kajsa ANDERSSON (Stockholm)

Les romans yourcenariens sont structurés antithétiquement, on y trouve un va-et-vient, un jeu continu des contraires ; la rage de vivre, l'amour de la vie y sont systématiquement opposés à l'idée de la mort, de la destruction. Et la mort, on le sait, est un thème central chez Yourcenar : "on ne peut ni rêver ni penser profondément sans se heurter à cette grande certitude noire"^[1]. Nombreux sont les chercheurs qui ont étudié l'œuvre pour la comprendre de l'intérieur dans cette perspective : je suis dans cette foule. Mon étude a eu le privilège d'être lue et commentée dans une lettre par l'écrivain elle-même. Je cite un passage de cette lettre qui sera le point de départ de ma communication : "Et pourtant, le titre très beau du reste, "Le don sombre" m'a tout d'abord embarrassée. Personnellement, même après vous avoir lue, et, Dieu sait, approuvée, je ne parviens pas encore à trouver que la mort tient tant de place dans mon œuvre"^[2]. L'écrivain aurait, je crois, préféré que l'on parle de son œuvre dans une autre perspective – celle de l'universalité – car comme l'a si bien dit Jean d'Ormesson : "le monde de Yourcenar baigne dans l'universel"^[3]. Aujourd'hui, à Tenerife, l'occasion nous est donnée de réfléchir sur l'œuvre dans cette perspective-là.

Le sentiment d'emprisonnement

Chez Yourcenar c'est un sentiment d'emprisonnement qui déclenche une aspiration à l'universel, l'un ne va pas sans l'autre. L'ensemble de ces deux notions constitue, me semble-t-il, les grands piliers sur lesquels repose tout entier l'univers imaginaire de Marguerite Yourcenar. Peut-être faut-il pour devenir poète connaître

[1] Marguerite YOURCENAR, *Essais et Mémoires*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1991 (désormais *EM*), p. 1533.

[2] Kajsa ANDERSSON, *Le "don sombre". Le thème de la mort dans quatre romans de Marguerite Yourcenar*, Acta Universitatis Upsaliensis, n° 43, 1989, p. 258.

[3] Cf. *Discours de Réception de Madame Marguerite Yourcenar à l'Académie française et Réponse de Jean d'Ormesson*, Paris, Gallimard, 1981.

dans l'existence une sorte d'emprisonnement ? Cette idée est avancée par Tonio Kröger dans le roman du même nom par Thomas Mann^[4]. Elle s'applique parfaitement à la situation du héros dans l'univers de Yourcenar où le motif du prisonnier est une constante. Dès le début son œuvre est une continuelle mise en garde contre les dangers d'emprisonnement qui nous guettent de tous côtés, que ce soit par le temps, par l'espace, par la doxa d'une époque. La correspondance de Flaubert était un compagnon constant de Yourcenar vers 1927 et, en effet, les idées de la romancière rejoignent souvent celles de son aîné qui écrit ceci : "Mais chacun, tu sais, pense, jouit, aime, vit enfin selon sa nature. Nous n'avons tous qu'une cage plus ou moins grande où toute notre âme se meut et se tourne"^[5]. Dans sa biographie de *Pindare* (1932), œuvre de jeunesse, elle écrit : "chacun de nous se construit une prison d'idées, dont notre paresse nous empêche ensuite de sortir" (*EM*, p. 1484). On ne s'étonne guère de l'entendre citer avec une certaine fascination le passage de la scène deux du deuxième acte d'*Hamlet* par Shakespeare, où Hamlet dit : "Denmark is a prison." Rosencrantz lui répond : "Then the world is one" (*ibid.*, p. 101). Idée qui revient dans *Archives du Nord* à propos de son père : "La rue Marais est une prison : Shakespeare a répondu d'avance à Michel que le monde aussi en est une. Mais c'est déjà quelque chose que de changer de cachot. Quand on en est là, plusieurs voies s'offrent à l'évasion [.....]" (*ibid.*, p. 1100). Dans ce même roman on lit également que son demi-frère à un moment donné lui envoie sa liberté "qu'il s'exagérait du reste ; la vie a bientôt fait de recréer des liens, prenant la place de ceux dont on se croyait débarrassé ; quoi qu'on fasse et où qu'on aille, des murs s'élèvent autour de nous et par nos soins abris d'abord, et bientôt prison" (*ibid.*, p. 1138).

Le motif du prisonnier est très développé déjà dans le premier roman court de la romancière *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), celui-ci dit de lui-même qu'il est prisonnier d'un instinct au moins d'après une morale hypocrite qui l'entoure, morale aveugle à la diversité de la nature humaine. D'autres prisons le menacent. Le simple fait d'être homme équivaut à être prisonnier ne serait-ce que parce que dans l'infinie variété de la vie chaque homme ne peut connaître que quelques-unes des innombrables possibilités qu'elle offre. Une des pensées personnelles de *Feux* (1936), une série de proses lyriques reliées entre elles par une certaine notion de l'amour,

[4] Thomas MANN, *Tonio Kröger*, Paris, Le Livre de poche, 1978, p. 54.

[5] Gustave FLAUBERT, *Correspondance I*, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1973, p. 426.